



HERVÉ
GAGNON
ADOLPHUS

UNE ENQUÊTE DE
JOSEPH LAFLAMME

EXPRESSION
NOIRE

Du même auteur, chez Libre Expression

Chemin de croix – Une enquête de Patrick Kelly, 2017.

Joseph – Une enquête de Marcel Arcand, 2016.

Benjamin – Une enquête de Joseph Laflamme, 2016.

Maria – Une enquête de Joseph Laflamme, 2015.

Jeremiah – Une enquête de Joseph Laflamme, 2015.

Jack – Une enquête de Joseph Laflamme, 2014.

Malefica, tome 3, La voie du sang, 2014.

Malefica, tome 2, La voie royale, 2014.

Malefica, tome 1, La voie du Livre, 2013.

Chez Hugo Roman

Vérité, tome 1 – Les Sages de Sion, 2018.

Chez Hurtubise

Vengeance, tome 2, Le Grand Œuvre, 2013.

Vengeance, tome 1, Le Glaive de Dieu, 2013.

Damné, tome 4, Le baptême de Judas, 2011.

Damné, tome 3, L'étoffe du juste, 2011.

Damné, tome 2, Le fardeau de Lucifer, 2010.

Damné, tome 1, L'héritage des Cathares, 2010.

HERVÉ
GAGNON
ADOLPHUS

UNE ENQUÊTE DE
JOSEPH LAFLAMME

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Gagnon, Hervé, 1963-, auteur
Adolphus / Hervé Gagnon.
(Une enquête de Joseph Laflamme)
(Expression noire)
ISBN 978-2-7648-1169-6
I. Titre. II. Collection : Gagnon, Hervé, 1963-. Enquête de Joseph Laflamme.
III. Collection : Expression noire.

PS8563.A327A62 2018 C843'.6 C2018-941340-9
PS9563.A327A62 2018

Édition : Marie-Eve Gélinas
Révision et correction : Marie Pigeon Labrecque et Julie Lalancette
Couverture : Axel Pérez de León
Mise en pages : Anne-Marie Lemay-Frenette
Photo de l'auteur : Michel Paquet

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2018

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél.: 514 849-5259
Télec.: 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2018

ISBN : 978-2-7648-1169-6

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Prologue

Montréal, dimanche 24 mars 1833

Pour Adolphus Dewey, la messe avait été interminable. Le curé semblait avoir fait exprès d'étirer chaque étape de la cérémonie, et son sermon, toujours aussi ennuyeux, s'était éternisé. Le jeune homme avait enduré de son mieux, conscient qu'il s'agissait de la dernière messe à laquelle il assistait. Bientôt, son âme serait damnée pour l'éternité, et il ne pourrait plus franchir la porte d'une église sans que la foudre s'abatte sur lui. Enfin, c'était ce qu'il imaginait. Comme il n'avait jamais été damné avant, il ne pouvait vraiment en savoir plus, mais il serait vite fixé.

Avec Euphrasine, sa femme, il marchait d'un pas rapide sur la rue Saint-Paul. Il faisait froid et la neige crissait sous leurs pieds. La belle, précieuse à souhait, se plaignait amèrement de devoir geler ainsi et de souiller les bottes neuves qu'il lui avait achetées sans en avoir les moyens. À dix-neuf ans, Euphrasine Martineau, fille de riche, était aussi vaniteuse que jolie, et rien n'était trop beau ni trop cher pour elle. Avec ses traits fins et distingués, sa haute taille et ses yeux bleus, Adolphus avait fait partie des gâteries qu'elle s'était offertes. Mais pour une capricieuse, leur intérêt était toujours éphémère.

— Pourquoi aller à la boutique ? insista-t-elle en geignant. C'est dimanche. Elle est fermée.

— Tu vas voir, rétorqua-t-il en lui empoignant le coude pour la faire avancer plus vite.

Arrivés au coin de Saint-Vincent, ils s'arrêtèrent devant le magasin.

A. DEWEY & CO.

NOUVEAUTÉS ET MARCHANDISES SÈCHES NOVELTIES AND DRY GOODS

Il laissa un regard nostalgique errer fugitivement sur les lettres dorées qui ornaient la vitrine. Il ne les reverrait plus jamais. Il avait été si fier d'ouvrir ce commerce, alors qu'il avait tout juste vingt ans. En un an, il avait prouvé à son père qu'il était possible de gagner sa vie honorablement sans être médecin comme lui. Pour la première fois depuis le début de sa vie d'adulte, il avait eu l'impression que le paternel ne le méprisait pas. Euphrasine avait tout gâché.

Il inséra la clé dans la serrure et ouvrit. Il suivit sa femme à l'intérieur puis verrouilla la porte avant de s'arrêter à nouveau. Il aimait l'odeur de son magasin, ses comptoirs et ses étagères remplis de marchandises diverses, la lumière qui entrait par les vitres et traçait des rayons dans la poussière ambiante. L'endroit lui manquait. S'il survivait, évidemment.

Le soupir mélancolique qui lui échappa attira l'attention de sa jeune épouse.

— Mais qu'est-ce que tu as, Adolphe ? s'enquit-elle, les sourcils froncés. Tu es bien étrange, ce matin.

Il la dévisagea avec tristesse. La petite diablesse avait un don pour feindre la sincérité. Une vraie tragédienne. Un peu plus et il se laisserait prendre malgré ce qu'il savait. Il se retint pour ne pas céder au chant de la

sirène et lui appliqua plutôt une violente gifle. La tête d'Euphrasine fit un quart de tour et la belle se retrouva sur le plancher de bois.

— As-tu perdu la raison ? bredouilla-t-elle, les yeux écarquillés par la surprise et l'indignation.

Elle porta la main à sa joue gauche qui rougissait et enflait déjà. Des larmes coulèrent tandis que ses lèvres se mettaient à frémir.

— Tu m'as déshonoré, espèce de putain ! rétorqua son mari, la mâchoire serrée et le faciès déformé par une colère qu'il pouvait enfin laisser jaillir.

Sans prévenir, il lui asséna un sauvage coup de pied sur la cuisse. La jeune femme cria et, en panique, se traîna jusqu'à un présentoir contre lequel elle se recroquevilla. Dewey la rejoignit, les poings tremblants de rage, le visage dur, les yeux brillants de folie. Il la toisa en fulminant, un rictus sur les lèvres.

— Je n'ai rien fait, Adolphus ! s'écria Euphrasine, terrifiée. Je te le jure !

— Traînée ! Guidoune ! Catin ! postillonna son mari tout en la frappant du poing, l'air possédé.

Euphrasine se roula en boule et se protégea la tête de son mieux. Les coups se mirent à pleuvoir sur ses jambes, son dos et ses bras. Elle qui avait toujours été traitée en princesse, d'abord par son père, puis par son mari, voilà qu'on la battait comme une ouvrière ! Quand la tempête cessa, elle leva des yeux de chien piteux vers son époux.

— Pourquoi... ? parvint-elle à demander en sanglotant.

— Parce que tu te laisses courtiser par tout ce qui porte culotte à Montréal ! hurla Dewey comme un dément. Tu me fais honte ! Tout le monde rit du cocu ! Tu es ma femme !

— Je... je suis une femme honorable, protesta Euphrasine, stupéfaite. Je te suis fidèle !

— Ah oui? Et Félix Mercure? Tu n'as pas folâtré avec lui?

— Non! C'est lui qui essaie de me séduire! Il est pire qu'un pot de colle!

Vif comme l'éclair, Dewey se pencha vers elle et lui administra une retentissante claque. Des étoiles se mirent à danser devant Euphrasine tandis que la pénombre menaçait de l'envelopper.

Du coin de l'œil, elle remarqua que son mari devenu fou prenait quelque chose sur une tablette avant de se retourner vers elle. Dans sa demi-conscience, elle comprit après un moment qu'il lui avait appuyé un rasoir sur la gorge. Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais la lame lui trancha la chair et la trachée. Une douleur fulgurante la traversa et un flot de sang écarlate fut la seule chose qui sortit de sa bouche. Elle s'effondra et, hébétée, incapable de respirer, aperçut la mare rougeâtre s'élargir autour de sa tête tandis que ses forces la quittaient.

Alors que son regard s'éteignait petit à petit, elle vit Adolphus se planter au-dessus d'elle, un pied de chaque côté, et lever les bras. Elle était déjà inconsciente quand la hache s'abattit sur son visage pour la première fois, mutilant à jamais la trop grande beauté qui avait été sa perte.

Montréal, vendredi 30 août 1833

Sur le gibet qui avait été dressé sur la galerie de la prison, Adolphus Dewey venait de refuser la cagoule que le bourreau, selon l'usage, lui avait offerte. La mort l'indifférait et, au moins, avant d'aller en enfer, il ferait preuve de courage.

Ils étaient dix mille massés sur le Champ-de-Mars. Dix mille voyeurs anxieux d'être témoins de la fin d'un

meurtrier qui avait fait la une de tous les journaux. Le tiers de la population de Montréal! Les acteurs les plus célèbres lui envieraient un tel auditoire. Maintenant, il devait leur faire face et assumer son crime. S'il avait raté sa vie, au moins il réussirait sa mort. Aussi se tenait-il droit comme un chêne, les mains liées dans le dos, tout vêtu de noir. Il ne cherchait personne dans la foule. De toute façon, il n'avait personne à trouver. Sa famille l'avait renié, et qui pouvait l'en blâmer? N'avait-il pas sauvagement massacré sa femme? N'avait-il pas fui jusqu'à Burlington comme le dernier des pleutres?

Depuis le moment fatidique où une colère planifiée était devenue une rage aveugle, le souvenir d'Euphrasine le hantait jour et nuit. Son Euphrasine. Au fond, il l'avait trop aimée. Une passion aussi dévorante que celle qu'il avait ressentie risquait à tout moment de se muer en quelque chose de sombre et de malsain. Il revoyait sans cesse ses mains tremblantes et couvertes de sang après avoir utilisé le rasoir. Il les observait de loin, tel un étranger, en train d'abattre la hache sur le visage adoré et de réduire en charpie la beauté qui lui avait happé le cœur pour la détruire à jamais. Il pouvait toujours entendre les bruits liquides écœurants, chaque fois que la lame s'enfonçait dans la chair, et les chocs contre les os qui se brisaient. L'image du cadavre dans sa mare de sang serait la dernière qu'il emporterait avec lui; il s'en assurerait. Il était impatient d'en finir et de trouver le repos. Il affronterait le jugement de son Créateur et ferait face aux conséquences de ses actes. L'enfer l'attendait certainement. Point de paradis pour lui, ni même de purgatoire. L'expiation serait éternelle. La corde rêche du nœud coulant lui irritait la peau de la gorge, mais le malaise était bienvenu, puisqu'il lui annonçait sa fin prochaine.

Quand le prêtre lui demanda s'il avait quelque chose à dire avant de remettre son âme à Dieu, Dewey sursauta, perdu qu'il était dans ses pensées. Il cligna des yeux pour revenir au présent, inspira profondément et prit la parole d'une voix étonnamment forte et calme dans les circonstances. La voix d'un homme résigné.

— Sur le point de comparaître devant le tribunal de Dieu, je souhaite ne pas quitter ce monde avant d'expié autant que je le peux les crimes dont je suis coupable, déclara-t-il à une foule devenue muette et suspendue à ses lèvres. J'ai demandé pardon à Dieu. Je vous le demande maintenant à vous, mes concitoyens. Je me recommande à vos prières, moi, malheureux pécheur prêt à partir pour l'éternité.

Un murmure scandalisé traversa l'assistance.

— Seigneur tout-puissant, aie pitié de mon âme !

Puis il se tut pour de bon. Il n'y avait plus rien à dire. Le sort était jeté. Un frémissement d'excitation parcourut la foule tandis que le bourreau empoignait la manette qui déclencherait l'ouverture de la trappe. Habitué à faire monter le suspense, l'exécuteur des hautes œuvres attendit un moment avant d'actionner le mécanisme. Enveloppé par le vacarme, Dewey tomba dans le vide. Son cou se cassa instantanément, ses jambes tressaillirent, sa vessie se vida, et il demeura immobile, le visage écarlate et bouffi, la langue gonflée saillant entre ses lèvres. Ainsi finit un des pires meurtriers que Montréal eût connu. Dans les premières rangées, plusieurs femmes tournèrent élégamment de l'œil et nombre d'hommes blêmirent malgré eux.

Personne ne remarqua l'individu qui s'approchait furtivement du gibet pour tendre quelques pièces au bourreau. Celui-ci les fit disparaître aussi vite dans sa poche. En échange, il remit un objet qu'il avait enveloppé dans

une vieille chemise. Après s'être assuré que personne ne l'observait, l'inconnu vérifia le contenu du paquet. Satisfait, il s'évanouit comme une ombre dans la foule.

1

Montréal, dimanche 1^{er} octobre 1893

— *Good God! This is utterly ridiculous!* s'exclama McCreary, exaspéré, en frappant la table avec sa paume. *How am I supposed to remember all this nonsense? And why on Earth should I? This is silly*!*

L'Anglais referma sèchement le petit livre dans lequel il avait eu le nez enfoui et soupira de frustration. Au comptoir, Emma et Mary échangèrent un regard amusé en lavant la vaisselle du déjeuner.

Dans la maison de fond de cour, sur l'avenue De Lorimier, l'ambiance était au beau fixe depuis plusieurs semaines, sauf pour George McCreary. Son humeur souvent sombre et son irritation plus ou moins constante mettaient à mal son flegme tout britannique. Ses accès d'impatience de plus en plus fréquents divertissaient follement Emma, Joseph et Mary.

— Tu sais très bien pourquoi, mon chéri : pour pouvoir m'épouser, minauda la fiancée de l'Anglais d'une voix trop chantante pour être sincère. Tu ne trouves pas que je vaux cet effort ? Hmmm ?

* Bon Dieu ! C'est complètement ridicule ! Comment suis-je censé me rappeler toutes ces bêtises ? Et pourquoi diable le devrais-je ? C'est idiot !

Le visage de McCreary se crispa. Il connaissait bien ce ton faussement enjoué. Il le savait inmanquablement porteur d'une part de menace et annonciateur d'une explosion. Il inspira profondément et retourna à Emma un sourire qui se voulait avenant.

— *Of course, dearest, fredonna-t-il. You are worth every sacrifice a man can make. It's just that I*...*

— Nous avons déjà établi que tu ne serais jamais mon mari si tu n'étais pas un bon catholique, interrompit sa fiancée, toujours avec cet air de chatte prête à bondir sur une souris. Et pour te convertir, tu dois connaître le catéchisme. C'est très simple.

— *I know, but it's so utterly pointless! Do you want a husband or a parrot** ?* gémit l'ancien de Scotland Yard, excédé et incapable de se contenir plus longtemps.

— Je veux un mari catholique, déclara Emma sur le ton d'une maîtresse d'école parlant à un enfant un peu lent.

Sachant où se trouvait son intérêt immédiat, McCreary ne poussa pas plus avant la conversation. Joseph, qui sirotait une tasse de thé assis de l'autre côté de la table, ne cherchait pas à dissimuler l'amusement que la misère de l'Anglais lui procurait. Il lui adressa un coup d'œil taquin en riant dans sa barbe, ce qui lui valut un regard particulièrement sombre et mal intentionné.

— Allez, ce n'est pas si terrible, George, intervint Mary pour l'encourager. Apprenez tout ça, vomissez-le quand on vous le demandera puis oubliez-le dès que la noce sera célébrée. La religion, c'est comme l'école : il faut juste savoir ce qui est nécessaire pour passer l'examen.

* Bien entendu, très chère. Tu vauds tous les sacrifices qu'un homme puisse faire. C'est seulement que...

** Je sais, mais c'est tellement futile ! Veux-tu un mari ou un perroquet ?

— Mary! s'indigna Emma. Tu parles de notre catéchisme!

L'Irlandaise se mit à rire, fière de son coup. Elle aimait bien scandaliser son amie de temps à autre et, comme celle-ci était un brin bigote, la chose était assez facile.

— Ma jolie fiancée a raison, renchérit Joseph. Tant que tout le monde fait semblant d'être un bon catholique, les curés sont satisfaits et tout va bien. En matière de religion, tout n'est qu'apparences.

— Jo! lâcha Emma, de plus en plus outrée.

— Ils ont érigé l'hypocrisie en système, poursuivit le journaliste comme s'il n'avait rien entendu. La dissidence les irrite. Quand tout le monde pense pareil, ils sont en paix. Faites semblant avec conviction et piété. Vous serez plus heureux et ma sœur aussi.

— J'étais un bon anglican et je me sentais très bien, merci, maugréa McCreary.

— Ah! Mais ça, c'est vous condamner vous-même à regarder avec envie à travers la grille du paradis que le bon saint Pierre refusera de vous ouvrir, tandis que, de l'autre côté, les élus batifolent pour l'éternité! Vous avez une chance de jouer dans la bonne équipe, maintenant: celle des vrais chrétiens. Profitez-en!

Ne sachant que penser, McCreary le dévisagea pour déterminer s'il était sérieux. Le sourire cynique et satisfait que le journaliste affichait lui tint lieu de réponse.

— *Dear God, this has got to be a bad dream**... soupira-t-il en se prenant la tête à deux mains.

— Vous faites référence au Dieu des catholiques, évidemment, insista Joseph pour bien enfoncer son argument. Le seul vrai, comme nous le savons tous, et que vous devez désormais adorer avec une passion ostentatoire.

* Grand Dieu, il doit s'agir d'un mauvais rêve...

— Bien sûr, ronchonna l'Anglais.

— Modérez votre enthousiasme, mon ami, sinon vous allez vous faire éclater un vaisseau, ricana le journaliste avant de prendre une gorgée.

Frôler la mort avait eu comme effet de faire aimer la vie au quatuor. Depuis les événements d'août, alors qu'ils avaient vu leur dernière heure de près, les choses s'étaient bousculées. Ils avaient d'abord remis la maison en état après le début d'incendie criminel que McCreary avait courageusement éteint. Les murs avaient été lavés et repeints, les meubles et les rideaux changés pour des neufs.

Le grand ménage avait touché tous les aspects de leurs vies. Joseph surtout avait compris que, même si ce qui l'avait envoyé en prison s'était avéré un coup monté, rien de tout cela ne se serait produit sans son penchant pour la bouteille. Il était venu à un cheveu de croire qu'il avait bel et bien assassiné un prêtre alors qu'il était ivre. La mésaventure avait passé près de tourner au drame, et il en était ressorti profondément ébranlé. Il avait donc résolu de ne plus jamais se soûler. Certes, un verre ou deux ne lui ferait aucun mal, mais il ne voulait plus perdre le contrôle sur lui-même. Jusqu'à présent, ses efforts étaient couronnés d'un succès au mieux partiel.

Emma et McCreary, quant à eux, avaient enfin décidé de concrétiser leurs épousailles. Il s'était ensuivi une visite chez le curé de la paroisse, d'où l'Anglais était revenu avec un exemplaire tout neuf du *Petit catéchisme*. Depuis, il s'acharnait du matin au soir à apprendre par cœur les réponses aux mille questions qui s'y trouvaient, tout en pestant sans relâche contre leur absurdité. Ses difficultés constituaient une intarissable source de moqueries pour Joseph, qui ne ratait pas une occasion de lui tirer la pipe et de le faire enrager. La pression qui s'exerçait sur l'Anglais était d'autant plus lourde que la date fatidique

était fixée au 2 novembre et qu'il devait d'abord se soumettre à un examen avant d'être autorisé à faire sa profession de foi. Le fait que le curé ait imposé au couple des épousailles le jour des Morts, au grand dam d'Emma, et des délais quasi impossibles n'était d'ailleurs pas passé inaperçu. Joseph soupçonnait une forme de vengeance indirecte dirigée vers lui.

Inévitablement, le mariage imminent de l'une avait attisé l'impatience de l'autre. Devenir une femme honnête était désormais l'ambition première de Mlle Mary O'Gara, qui brûlait d'ajouter un anneau à sa bague de fiançailles. Joseph était donc allé rencontrer le même curé. L'homme lui avait expliqué, les mains saintement croisées sur une bedaine engraisée aux frais de ses paroissiens, que sa demande posait problème.

— Il est de notoriété publique que mademoiselle votre fiancée a exercé une profession, disons, peu recommandable, avait-il susurré, le bec en cul-de-poule, avec une satisfaction enrageante.

— Ma fiancée exerce la très honnête profession de couturière, avait rétorqué froidement le journaliste.

— Certes, certes, mais auparavant... avait insisté le prêtre avec un petit geste insouciant. Tout finit par se savoir, monsieur Laflamme. Et rien ne certifie qu'elle ne retombera pas dans ses mauvaises habitudes et dans le péché. L'Église fait montre d'une grande prudence en ces matières.

— Elle est pourtant douée pour camoufler ses propres turpitudes. Et dans les Évangiles, Jésus les aime bien, les prostituées, non ? avait souligné Joseph avec un sourire goguenard. Tout ça est un peu loin parce qu'à l'orphelinat les frères étaient occupés à nous enseigner des choses plus charnelles, mais je crois me souvenir que Marie-Madeleine elle-même n'était pas une dame tout à fait recommandable.

— Notre Seigneur avait ses raisons, mon fils.

— Visiblement, sa morale était moins rigide que la vôtre. Je me demande ce qu'il dirait s'il était assis avec nous.

Le prêtre avait haussé les épaules sans commenter.

— Et le fait que Mary ait passé des mois chez les sœurs du Bon-Pasteur ne compte pas ? l'avait relancé Joseph, de plus en plus irrité. Un billet de bonne conduite signé par mère Sainte-Madeleine vous contenterait ?

— Non.

— Bon. Que vous faut-il, alors ?

Le curé l'avait toisé pour lui faire comprendre que rien ne le satisferait. L'Église ne célébrerait pas le mariage de Joseph Laflamme. C'était la vengeance mesquine qu'elle exerçait sur le journaliste de *La Patrie* qui contribuait largement à salir l'évêché depuis quelques années.

Joseph avait dévisagé le prêtre avec dédain. De toute évidence, celui-ci trouvait le moment particulièrement jouissif.

— J'ai déjà cassé la gueule d'un des vôtres, vous savez, lui avait-il précisé.

— Oui, je le sais, avait répondu le curé. Je connais vos opinions. L'abbé Trépanier, secrétaire de monseigneur, s'assure de garder le clergé informé de vos frasques. Et je vous lis quotidiennement depuis les beaux jours du *Canadien*, monsieur Laflamme. Religieusement, si j'ose dire.

À la mention du petit secrétaire visqueux de l'évêque, dans la figure duquel il avait mis son poing avec un indicible plaisir, Joseph avait senti un frisson de répulsion le parcourir de la tête aux pieds.

— Très bien, avait-il soupiré en se levant. Puisqu'il est inutile d'insister, ma fiancée et moi vivrons donc dans le stupre et la concupiscence. Comme vous et votre ménagère, j'imagine.

Il avait quitté le bureau sans rien ajouter, laissant le curé écarlate et outré. En apprenant ce qui s'était passé, Mary était entrée dans une colère qui faisait honneur à son sang irlandais. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle avait prétendu se ficher comme de son premier jupon que l'anneau soit béni ou non par des mains à peine plus propres que la conscience de leur propriétaire. Elle avait forcé un sourire, et ils avaient convenu de se marier civilement devant le maire. Mais Joseph n'était pas dupe. Mary O'Gara était irlandaise jusqu'à la moelle. Une Irlandaise catholique l'était férocement, pas seulement pour la forme, et l'idée de s'unir autrement que devant Dieu et un prêtre devait lui fendre l'âme. Depuis, il cherchait en vain comment lui offrir une cérémonie religieuse.

De l'autre côté de la table, McCreary reprit le livre et se remit à le feuilleter avec agacement.

— *Sweet Lord, this is so absurd*[†], râla-t-il. Tenez, prenez celle-ci : « Quelle est l'occupation des anges ? » Vous connaissez la réponse, vous ?

— Euh... non, admit Joseph. Mais je n'en ai pas besoin, puisque je suis déjà un bon catholique.

— « Leur occupation est de louer Dieu sans cesse et d'exécuter ses ordres », m'informe-t-on ici. *Who cares what angels do with their days ?! And how do roman catholic priests even know what they do ? Have they been to heaven*^{**} ?!

— Attention ! Sa Sainteté le pape sait tout !

— Comment ?

— Il le sait, un point c'est tout. Et vous êtes tenu d'y croire, sinon vous êtes un hérétique.

* Doux Seigneur, c'est tellement absurde.

** On s'en fiche, de ce que font les anges de leurs journées ! Et comment les prêtres catholiques savent-ils ce qu'ils font ? Sont-ils allés au paradis ?

— *Good God...* soupira le vétéran de Scotland Yard.

Désespéré, il rejeta le livre sur la table. Joseph le ramassa et, amusé, choisit des questions au hasard.

— Celle-ci est facile : « Que doit faire un catholique les fêtes et les dimanches ? » demanda-t-il.

— Étriper un journaliste particulièrement irritant ?

— Mauvaise réponse. Concentrez-vous, mon vieux. Il en va du salut de votre âme. Combien y a-t-il de péchés capitaux ?

— Je crois me souvenir que la colère en fait partie, et j'ai soudain un goût pressant de pécher mortellement contre votre personne, Laflamme, gronda l'Anglais en le fusillant du regard.

— Allons, mon bon McCreary, si vous n'êtes pas sérieux, vous allez échouer votre conversion.

— Vous jouez avec votre vie... prévint l'ancien agent du Yard, écarlate, en pointant vers lui un index menaçant.

Emma et Mary choisirent ce moment pour s'interposer.

— Bon ! George, pense à autre chose pour quelques heures, sinon rien n'entrera jamais dans ta pauvre tête.

— Pourtant, comme elle est bien carrée, ça devrait être facile d'y loger plein de choses inutiles, observa Joseph, tout sourire. Mais il est vrai qu'elle est aussi très dure...

Mary vint se planter devant lui, les poings sur les hanches, la tête inclinée sur le côté et les yeux à moitié fermés.

— Je te ferai remarquer que la mienne aussi, elle est carrée, Joseph Laflamme, dit-elle, mi-figue, mi-raisin.

— Oui, mais la tienne est tellement jolie, ma chérie... minauda-t-il. Et puis, elle est irlandaise, pas anglaise. C'est beaucoup mieux.

Avec son plus bel air de maîtresse d'école, Emma frappa trois coups secs dans ses mains. Quand elle eut obtenu l'attention de tout le monde, elle avisa Mary.

— J'ai quelque chose pour toi, lui annonça-t-elle.

Elle plongea la main dans la poche de son tablier, en sortit une liasse de papiers pliée en trois et la lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'Irlandaise, les sourcils froncés.

— Lis, tu verras bien, rétorqua Emma, la mine réjouie.

La rousse obtempéra et, bien vite, ses lèvres se mirent à frémir. Quand elle releva les yeux vers celle qui serait bientôt sa belle-sœur, ils étaient ronds comme des soucoupes et mouillés.

— Tu es sérieuse ? s'enquit-elle, incrédule, d'un filet de voix.

— Bien entendu, répondit Emma, avec un sourire avenant.

Sous les regards médusés de McCreary et de Joseph, les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Euh... on peut savoir ce qu'il y a ? fit le journaliste en levant l'index.

Mary quitta l'étreinte et s'essuya les yeux du revers de sa main libre. De l'autre, elle agita les papiers.

— Il y a que ta sœur vient de me faire le plus beau des présents : un avenir, expliqua-t-elle avant de se remettre à pleurer à chaudes larmes.

McCreary se leva et lui retira délicatement les feuilles. Joseph alla le rejoindre et, ensemble, ils prirent connaissance de leur contenu. Il s'agissait d'un acte notarié en bonne et due forme qui stipulait que la populaire boutique de la rue Saint-Paul porterait désormais le nom de Laflamme & O'Gara, modistes.

— Ha ! Ma future épouse est une femme d'affaires ! s'écria le journaliste.

Il s'attarda à l'air satisfait de sa sœur et, d'un clin d'œil, la remercia de sa générosité.

— Mary est avant tout mon amie, et je suis ravie d'en faire mon associée. Elle le mérite amplement et je ne le fais pas par charité. J'ai besoin d'elle.

Elle fouilla dans l'armoire, en sortit une plume et un encrier, puis se rendit à la table, où elle lissa les papiers.

— Tu veux bien signer ce contrat ? ajouta-t-elle.

La petite rousse se précipita vers elle, la serra à nouveau dans ses bras puis, sans cesser une seule seconde de pleurer comme une Madeleine, apposa au bas du document une signature maladroite mais enthousiaste. Les autres lui réservèrent une salve d'applaudissements auxquels elle répondit par un sourire étincelant.

— Bon, on va fêter ça ! s'exclama Joseph.

Il adressa un air de farfadet espiègle à McCreary.

— George, n'oubliez pas votre catéchisme.



Montréal, octobre 1893. Joseph, Mary, Emma et McCreary visitent le parc Sohmer, où un cirque itinérant s'est installé avec son musée de curiosités. On peut y voir entre autres la hache utilisée par le Montréalais Adolphus Dewey pour tuer son épouse en 1833. Le soir même, un couple est trouvé mort près du chapiteau ; manifestement, l'assassin s'est inspiré du meurtre sordide survenu soixante ans plus tôt. Désormais privé de son complice, l'inspecteur Arcand, et malgré les policiers qui lui font la vie dure, Joseph mène l'enquête. Celle-ci l'amène à interroger les forains, et il découvre un univers étrange, aux nombreux secrets...

Historien et muséologue, prolifique auteur et maître du polar historique, Hervé Gagnon a connu un grand succès au Québec et en France avec ses séries *Damné*, *Vengeance* et *Malefica*. Après *Jack* (prix Saint-Pacôme du premier roman policier, finaliste aux prix Tenebris et Arthur-Ellis 2015), *Jeremiah* (finaliste au prix Saint-Pacôme), *Maria*, *Benjamin* et *Joseph*, il signe le sixième opus des enquêtes de Joseph Laflamme.

